

Je voudrais vous parler de Marie Madeleine.

Je dis bien Marie Madeleine, car cela fait longtemps que je ne t'appelle plus Maman. Depuis quand ai-je arrêté ? Je ne me souviens plus exactement, mais dans ma mémoire, je dirai que cela remonte à 1968. Plus précisément à juin 1968, "tu venais d'avoir 40 ans".

Moi, en juin 1968 j'avais 14 ans et j'étais pensionnaire à Villard de Lans, mais plus pour longtemps. Le vent de mai avait soufflé, et je m'apprêtais à quitter ce lieu sans histoire pour entrer dans l'Histoire avec un grand H, celle de la « révolution de Mai ». Depuis ma 6ème, j'étais au lycée climatique de Villard de Lans ; je n'avais avec Marie Madeleine que des liens assez éloignés ; elle était ma mère, certes, mais je dois dire que je ne la connaissais pas vraiment. Elle ne faisait plus partie de ma vie quotidienne depuis 3 ans et j'en étais resté aux années d'avant, quand j'habitais au 22 rue Gay Lussac, qu'elle était encore une femme mariée, plutôt traditionnelle, dans mes souvenirs d'enfant, courageuse, comme toute ces femmes de l'époque qui réalisaient une double journée de travail, secrétaire la journée et le soir avec 4 garçons, plus un mari artiste peu présent dans la gestion de la vie quotidienne.

Et voila que par un beau matin de Mai, elle m'envoie une page de journal dans lequel on voit la rue Gay-Lussac totalement dévastée, avec des barricades et des carcasses de voitures calcinées, juste devant le 22. Stupéfaction, je prenais soudainement conscience qu'il se passait quelque chose d'important dans notre douce France.

Peu après, les secousses de mai ont fini par se répercuter jusque dans notre bien nommé lycée climatique ; les enseignants se sont mis en grève et le lycée a fermé.

Je suis allé me réfugier chez des cousins à Grenoble qui me prenaient chez eux de temps en temps le week-end. Ils étaient très gentils mais politiquement ils n'étaient pas tout à fait du même côté que Marie Madeleine, enfin, c'est ce que j'ai compris plus tard.

Et nous voila partis à manifester avec mes cousins, bras dessus bras dessous. En effet à l'époque on manifestait beaucoup, à gauche comme à droite. J'ai donc repris en coeur et avec un bel enthousiasme le principal slogan de la manif, enfin, celui dont je me souviens parfaitement encore aujourd'hui, "les coco à Moscou, Cohn Bendit à Pékin".

Et me voila débarquant à Paris, riche de ma toute nouvelle culture politique.

A peine arrivé sur Paris, Marie Madeleine m'entraîne sur le boul mich, où régnait une ambiance survoltée. Je me souviens parfaitement de l'impression que cela m'avait fait. Des gens partout qui discutaient par petits groupes, la chaleur contagieuse de ces moments de libération de la parole et des corps.

Et je vois ma maman, qui se met à discuter, à interpellier des passants, j'en étais gêné ; une maman ne doit pas se conduire comme cela pensais-je. Elle doit savoir se tenir. Voilà comment j'ai découvert que la politique était diverse, plurielle et que ma mère ne pensait pas tout à fait comme mes chers cousins de province. J'ai découvert qui était ma maman, Marie Madeleine, en 1968 : une femme engagée à gauche, féministe, divorcée, libre. Ensuite la rue Gay-Lussac va devenir un lieu de rendez-vous pour tous les révoltés, les écorchés, les paumés, les étrangers, les militants des causes perdues. Ce sera aussi un lieu de passage pour beaucoup de gens, une porte ouverte. C'était les années 70 où le grand soir était tous les jours pour demain, où l'on attendait simplement que les « conditions objectives » soient réunies. Cette passion de l'engagement politique Marie Madeleine la gardera longtemps.

Abonnée au Nouvel Obs jusqu'à son dernier souffle, elle continuera de feuilleter ce journal, sans toujours bien comprendre ce monde, qui avait bien changé depuis ces années-là (entre nous le nouvel obs a aussi bien changé depuis ...).

Militante depuis toujours de l'Association du Droit à Mourir dans la Dignité, elle ne livrera pourtant pas ce dernier combat. Elle qui craignait par dessus tout de devenir "dépendante", va progressivement, du fait de sa maladie, perdre toute son autonomie, devenant, dans ses derniers mois de vie, une personne assistée 24h sur 24. Pourtant, pas une seule fois elle ne me

parlera de cette échéance de la mort, à moi, son fils, médecin, qu'elle avait désigné comme personne de confiance, dans le cadre de la loi Leonetti sur la fin de vie. Je ne l'ai jamais entendue souhaiter mourir, phrase pourtant assez banale chez des personnes dans sa situation, ni se plaindre. Elle était incroyablement stoïque. La seule chose que tu auras exprimée jusqu'au bout, Marie Madeleine, était ton souhait de rester à ton domicile. C'était ton dernier combat, ton ultime liberté.

Au fil des mois, pendant ce long voyage, elle va se replier, arrêter de communiquer, sauf par quelques hochements de têtes, quelques regards inquiets. Dans ces moments-là, pour avoir passé beaucoup de temps à ses côtés, je pensais à Henri Michaux, qui m'a accompagné tout au long de cette année 2011 ; je pensais à son journal de voyage, Ecuador. Henri Michaux, pour qui le voyage n'est pas recherche d'exotisme mais exorcisme, exploration de cette « espace du dedans », des paysages de la route de la vie plutôt que de la surface de la terre.

« Un homme, qui ne sait ni voyager ni tenir un journal, a composé ce voyage. Mais, au moment de signer, tout à coup pris de peur, il se jette la première pierre. Voilà. »

CHRISTOPHE